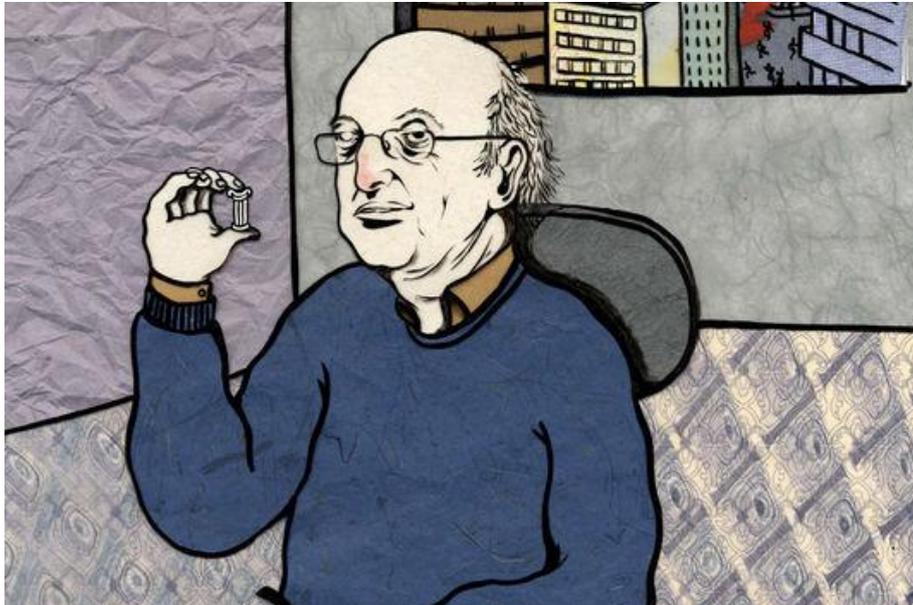


Qui mieux que des auteurs de polars saura dépeindre les soubresauts de nos sociétés contemporaines en crise ? Six écrivains nous racontent leur pays, sans fard et sans concession.

A l'annonce du lieu de notre rendez-vous, Petros Markaris a éclaté de rire. **"L'hôtel de la rue Bouboulina ? Bien sûr que je connais. Vous ne pouvez trouver mieux !"** Située derrière l'École polytechnique d'Athènes d'où est partie, en novembre 1973, la révolte étudiante qui provoqua six mois plus tard la chute de la junte dirigée par des colonels au pouvoir depuis 1964, la rue Bouboulina est une artère sans charme particulier au centre de la capitale grecque.



En cette fin d'après-midi de juin, une jeune punkette y prépare à même le trottoir son shoot de "sisa", cette drogue des pauvres, un euphorisant à base de méta-amphétamines, qui a envahi depuis le début de la crise les rues d'Athènes.

A un jet de pierre, indifférents à ce spectacle, des policiers antiémeutes, habillés comme des RoboCop, patientent à l'ombre de ce qui paraît être un bâtiment officiel.

"Aujourd'hui, il s'agit du ministère de la culture. Autrefois, ce fut le siège du Parti communiste", m'explique Markaris. Et, riant sous cape, il précise : **"Auparavant, il abritait l'ESA, la police politique des**

colonels, qui, dans les sous-sols, torturait les opposants... Vous avez mis dans le mille. C'est là que tout a commencé." Il me raconte qu'avant la junte, quand on demandait à un Grec où il avait fait connaissance d'un haut fonctionnaire du gouvernement, il répondait l'avoir connu à l'armée, au temps de leur service militaire. Après la junte, à la même question, le Grec répondait simplement **"Bouboulina"**, histoire de montrer qu'ils avaient résisté ensemble. **"Connaître quelqu'un du temps du service militaire te garantissait au mieux un poste dans la fonction publique. Le connaître de la "Bouboulina" faisait de toi un millionnaire en moins de cinq ans"**, s'enflamme-t-il.

Un peu plus tard, à la terrasse du Café des Poètes, sur une petite place ombragée, l'écrivain poursuit sa pensée. Pour lui, la crise économique actuelle n'est que le résultat de la crise du système politique, et celle-ci prend ses racines dans les années 1980, date à laquelle les gouvernants décident de prendre l'argent de l'Europe. Et les responsables en sont ceux qu'il nomme **"la génération Bouboulina, la génération Polytechnique"**, bref, la nouvelle génération de socialistes du Pasok, arrivée au pouvoir en 1981 : **"Ils ont détruit ce pays. Ils voulaient construire une nouvelle Grèce en employant une phraséologie de gauche, et ils ont échoué. Les intègres se sont retirés pour se protéger. Les autres sont entrés en politique. Soit ils ont fait des affaires grâce au système, soit ils ont décroché un poste bien rémunéré dans la bureaucratie d'État."**

UNE SÉRIE DE RÊVES HORRIPILANTS

En Grèce, Petros Markaris est un commentateur respecté. A 75 ans, ce Grec d'origine arménienne, né à Istanbul et élevé à Vienne, où il a suivi des études d'économie, a derrière lui une impressionnante carrière d'auteur de théâtre, de traducteur de Brecht et de Goethe, de scénariste pour la télévision et surtout pour le cinéma. Il a ainsi écrit la plupart des scénarios des films de Théo Angelopoulos (jusqu'à la récente disparition de celui-ci), l'un des principaux metteurs en scène grecs contemporains (**Le Voyage des comédiens, Le Pas suspendu de la cigogne, L'Apiculteur, Le Regard d'Ulysse...**). Il ne s'est lancé dans le roman noir qu'à l'âge de 57 ans, et avec un joli succès populaire tant en Grèce qu'en Allemagne, après une série de rêves horripilants où lui apparaissait une famille grecque, typique, simple, de la petite-bourgeoisie.

Ainsi est né le commissaire Kostas Charitos, méthodique, tenace, têtu, obsédé par la découverte de la vérité quel qu'en soit le prix. Il va tour à tour être amené à enquêter sur la façon dont les nouveaux riches ont accaparé les subventions de l'Union européenne (**Journal de la nuit**, 1999), les trafics et la spéculation immobilière lors des Jeux olympiques (**Une défense béton**, 2001), les errances d'une partie de la **"génération Polytechnique"** et l'irruption de l'immigration dans la société grecque (**Le Che s'est suicidé**, 2006), le rôle du monde de la communication (**Publicité meurtrière**, 2010), les liens entre les Grecs et les Turcs (**L'Empoisonneuse d'Istanbul**, 2010, sans doute son livre le plus personnel)...

Ses disputes sans fin avec son épouse Adriani, soupe au lait mais fine cuisinière, permettent d'autre part une description de l'intérieur, particulièrement savoureuse, de la vie quotidienne des Grecs d'aujourd'hui.

Le polar est le genre littéraire qui depuis le XIX^e siècle sert à expliquer les mystères urbains. A sa manière, il aide à comprendre la société actuelle. Comme il n'y a plus de place pour les rebelles politiques, alors j'interviens en tant qu'écrivain ", commente celui pour qui le crime reste la meilleure forme de commentaire social et politique. Inutile de préciser que des écrivains comme le Catalan Manuel Vazquez Montalban, l'Italien Andrea Camilleri, le Français Jean-Claude Izzo appartiennent à sa famille de cœur... Celle pour qui raconter juste une histoire ne suffit pas, mais qui cherche, en plus, à soupeser, triturer, pétrir les phrases jusqu'à obtenir un cocktail parfait de colère, de violence, de compassion, de désespoir et d'humour pour peindre un tableau plus ou moins sombre du monde.

Aujourd'hui, Petros Markaris, derrière ses propos sarcastiques, est un homme en colère. Il ne mâche pas ses mots : **"L'État grec est la seule mafia au monde qui a réussi à faire faillite !"** Et de s'emporter contre un système, le clientélisme, qui existe depuis le début du XX^e siècle et s'est amplifié voilà trente ans, structurant toute la société. En échange de leur appui et de leur soutien financier, tantôt aux socialistes du Pasok, tantôt aux libéraux de la Nouvelle Démocratie, les armateurs, les gros entrepreneurs, les médecins, les avocats, les architectes, les journalistes, bref une bonne partie de l'élite grecque actuelle, ont obtenu non seulement des postes de haut fonctionnaire pour leurs enfants, mais aussi des exonérations d'impôts à vie...

"CE ROMAN NE DOIT PAS ÊTRE IMITÉ..."

En Grèce, chacun favorise son clan. **"L'État grec est un monstre qui ne fonctionne pas. La seule possibilité de le changer est de le détruire"**, constate, amer, cet homme engagé, authentique résistant à la dictature des colonels, qui fut longtemps président de la Société des gens de lettres grecque et se dit profondément de gauche et européen, mais ne se reconnaissant ni dans le Pasok ni dans Syriza, la gauche radicale menée par Alexis Tsipras... Jusqu'à présent, le citoyen grec marmonnait, fataliste, un vieux dicton : **"Une situation qui s'aggrave va s'améliorer."**

Désormais, dépourvu d'espoir, assommé par la perte de 30 % de ses revenus, la double augmentation de la TVA, les impôts normaux, qu'il règle, lui, depuis toujours, les taxes et surtaxes de solidarité, la hausse du prix de l'essence, le chômage de ses enfants, la vague de suicides chez ses proches, la pénurie de médicaments, la fermeture des magasins et des petites entreprises, la délinquance en progrès, il attend, résigné, la catastrophe. Que faire pour un auteur de polars face à une telle situation en dehors d'impulser quelques pétitions ? **"Écrire sur la vie quotidienne des Grecs pendant la crise, raconter son histoire réelle et comment elle affecte les gens ordinaires"**, répond Markaris.

En se servant une nouvelle fois du commissaire Charitos, de son épouse, Adriani, de leur fille Katérina, avocate, de leur gendre Phanis, médecin, il s'est lancé dans une vaste trilogie, dont les tomes I et II ont déjà paru à Athènes (le premier sortira en France cet automne). **Prêts qui expirent** se penche, ainsi, sur une série de meurtres dans les quartiers chics d'Athènes, dont les victimes, retrouvées décapitées, sont liées aux banques, aux fonds spéculatifs et à une agence internationale de notation. Quant à **I Pairaiosí** ("Le Règlement"), il voit notre commissaire aux prises avec un tueur en série, qui, dans les banlieues aisées, ne tue que de riches Grecs n'ayant pas acquitté leurs impôts, puis disperse leurs cadavres dans les ruines des sites antiques. On y sent notre policier bougon partagé entre haut-le-cœur et fascination envers un criminel, qui prend soin à chaque fois de téléphoner au percepteur des impôts pour exiger que l'argent qui lui est dû pour son "règlement" d'affaires fiscales soit versé dans les caisses de l'État...

Le premier chapitre démarre par le suicide de quatre vieilles dames qui ne peuvent plus se soigner, faute d'argent. **"Le titre, en grec, signifie "la fin de vie", "le solde de tout compte". Mais son sens moderne renvoie à une méthode de prélèvement de la taxe. En échange d'un paiement forfaitaire aux services fiscaux – un règlement –, l'État amnistie les personnes qui n'ont pas payé leurs impôts"**, révèle Markaris. En quatrième de couverture, l'éditeur a tenu à indiquer : **"Ce roman ne doit pas être imité..."**

Cet été, Petros Markaris écrit dans son modeste appartement, envahi de livres, dans un quartier populaire d'Athènes, le troisième volet de la trilogie. Elle devrait tourner autour des récentes élections, qui ont amené au pouvoir Antonis Samaras, le leader de Nouvelle Démocratie, soutenu par le Pasok et la Gauche démocratique... Une femme y exécuterait plusieurs hommes politiques en les forçant à boire de la ciguë. Comme Socrate. Il espère juste ne pas être obligé d'entamer ensuite une autre trilogie, voire une tétralogie...

Lectures

"Journal de la nuit" (éditions J-C Lattès, 1999).

"Une défense béton" (éditions J-C Lattès, 2001).

"Le Che s'est suicidé" (Points Policiers, 2006).

"Publicité meurtrière" (publié auparavant sous le titre "Actionnaire principal", Points Policier, 2010).

"L'Empoisonneuse d'Istanbul" (Seuil, 2010).